Extrait de l'Annuaire de la Société historique, littéraire et scientifique du Club Vosgien

Nouvelle Série — Volume II — 1934 SIÈGE SOCIAL: STRASBOURG, 11, Place du Marché-aux-Cochons-de-lait

A LA MÉMOIRE DE M. CHRISTIAN PFISTER

PAR

F. J. PARISET



Christian PFISTER

Recteur de l'Université de Strasbourg

A LA MÉMOIRE DE M. CHRISTIAN PFISTER

par

F. G. PARISET

Notre Société prend part au deuil qui a frappé l'Alsace en mai 1933. M. le Recteur C. Pfister avait dès le début manifesté son intérêt à l'Annuaire du Club vosgien; il avait suivi les péripéties de sa fondation, accepté d'être membre du Comité directeur, promis sa collaboration. Peut-être cette année nous aurait-il envoyé une notice savante et limpide de son Beblenheim où il s'était retiré. On peut considérer en M. C. Pfister un patron de l'Annuaire. Mais nous voulons aussi voir en lui un modèle, garder très présent l'exemple qu'il a donné.

« Jamais je n'ai rien demandé et tout m'est arrivé », disait parfois C. Pfister. En apparence une carrière de savant sans heurt, sans événement saillant, une vie toute de modestie et de travail acharné. En réalité une aventure passionnante que celle du petit vigneron de Beblenheim, une de ces vies de légende qui devrait être contée à nos enfants et qui exciterait leur enthousiasme, une vie magnifique autant parce qu'elle a su se réaliser totalement que parce qu'elle est restée fidèle toujours à quelques principes, à de grandes idées, des idées-forces, mobiles de toutes les démarches, explications de toute une activité.

C. Pfister n'a jamais mieux exprimé quels étaient les principes et les buts de son existence que dans le discours qu'il a prononcé en 1922 à Colmar devant les lycéens rassemblés pour la distribution

des prix. « Nous aimons tous notre chère Alsace, parce qu'elle est la terre des ancêtres, parce que nos racines plongent dans son sol, parce qu'elle est belle et parce qu'elle a été malheureuse. Nous aimons tous la France pour ce qu'elle a produit de Beauté, de Liberté, de Civilisation. » Patriote et confondant dans son amour les deux patries, la petite et la grande, M. Pfister était pour nous le symbole de l'Alsace Française: Il l'a représentée dans ses meilleures traditions. Il est le fils de l'Alsace libérale. Il a participé à ce courant libéral profond et ininterrompu qui illumine toute l'histoire de l'Alsace du XIXe siècle et où l'on a bien tort de voir l'apanage de la bourgeoisie, car M. Pfister appartenait au peuple et il est venu de la campagne. Il a continué parmi nous l'effort de la génération des Erckmann-Chatrian, des Nefftzer, des Dollfus. des Jean Macé, des Ferry. Grâce à lui, nous savons que le libéralisme ne signifie pas l'indifférence, ni la stérilité, mais constitue un principe généreux. Il était tolérant, ouvert à toutes les opinions, se faisait une loi de les comprendre toutes, il était optimiste, voulait voir d'abord le bien, quitte à chercher ensuite le mieux. A son amour de la liberté, de toutes les libertés, s'ajoutait une certaine sorte d'austérite, de droiture qui frappaient tous ceux qui le connaissaient : il était indulgent pour les autres, mais pas pour lui; il était bienveillant, très dévoué, très fidèle, jamais indifférent, mais il était aussi homme de devoir, homme de conscience jusqu'au scrupule. A tout cela, il faut joindre une forte volonté, une incroyable énergie au travail, une véritable passion à la quête de la vérité.

Ainsi patriotisme et libéralisme, sens du devoir et des traditions, voilà trop nettement exprimés peut-être, quelques-uns des éléments qui composaient la personnalité de M. Pfister. Eléments qui cherchent peu à s'extérioriser, à dominer, qui ne constituent pas un caractère tranchant. Non pas des flammes, mais un feu intérieur, qui sans fin anime et rechauffe la vie. Eléments qui se précisent et s'affirment au gré des circonstances.

M. C. Pfister est né en 1857 dans le Haut-Rhin à Beblenbeim. Il est toujours resté fidèle à son village; juché sur une petite éminence, il forme comme un belvédère d'où l'on contemple un double paysage, d'abord les ondulations de la vallée, longues et douces, le gonflement singulier du Königsstuhl, les lignes dures

de la Forêt-Noire qui ferme l'horizon, les agglomérations, les clochers innombrables, depuis la silhouette tourmentée de Riquewihr jusqu'à la tour de Saint-Martin de Colmar; puis de l'autre côté, après les vignobles, les masses arrondies des Vosges, les forêts épaisses et fraîches. Voilà le pays où il allait retrouver des forces et qu'il aimait à parcourir avec quelques amis en de longues excursions dominicales: il connaissait et appréciait mieux que personne l'œuvre magnifique accomplie par le Club Vosgien.

Au temps de l'enfance de C. Pfister, Jean Macé dirigeait le pensionnat du petit château, cette institution pour jeunes demoiselles. M. Pfister aimait à raconter ses souvenirs sur J. Mace, il les a publiés dans un joli article, il n'a jamais caché qu'il a éte influencé par l'idéal du fondateur de la ligue de l'Enseignement; bien plus tard, il acceptera de devenir président d'honneur du Cercle Jean Macé, section strasbourgeoise de la Ligue de l'Enseignement. Il a pris la parole à la manifestation organisée par la ligue à Beblenheim en l'honneur de son fondateur et c'est en accompagnant à sa dernière demeure l'une des dernières élèves de Jean Macé, en prononçant tête nue sous la pluie des paroles d'adieu, qu'il a contracté la maladie qui l'a emporté.

Famille de vignerons. Famille simple, mais énergique, travailleuse et unie, un oncle qui avait fait fortune en Amérique cet oncle d'Amérique s'appelait aussi Christian Pfister -- prend la charge des études. La reconnaissance de M. Pfister se reportera plus tard sur toute sa famille ; il élève comme ses enfants des neveux, des nièces ; retiré enfin à Beblenheim, il se réjouissait de voir pousser des arrière-petites-nièces. Il ne néglige aucun parent proche ou lointain, pas plus ses cousins de Montbéliard que ceux de Beblenheim; une bonne partie du village lui était apparentée; il considérait Beblenheim un peu comme une grande famille. Nous l'avons vu un dimanche après-midi, s'arrêter de maison en maison, ne négligeant personne, n'oubliant aucune affaire, tout souriant, heureux de parler dans le dialecte de son enfance. La fidélité de son amitié se marquait de façon touchante: de combien d'enfants a-t-il été parrain! Il lui est arrivé d'être le témoin des parents, puis des enfants; il restait fidèle aux vieux amis de son enfance, de sa jeunesse; il n'oubliait pas de rendre visite à ceux d'entre eux qui s'étaient retirés, au Diaconat, à la Toussaint, et parce que, jeune lycéen, il avait trouvé un abri affectueux chez le pasteur et Madame Ensfelder, il n'a pas manqué jusqu'à la fin de venir la voir. Ce que M. Pfister a été comme ami, seuls quelques vieux camarades, tels MM. Sautreau et Dhèz pourraient le dire.

C. Pfister va au Lycée de Colmar à partir de 1867. Mais voici 1870, l'invasion. En janvier 1871, l'internat est fermé. « Les moins fortunés dont j'étais, retournèrent dans leurs villages comme ils purent et la haridelle efflanquée qui m'emporta avec mon petit bagage aurait rendu des points à Rossinante. » Après quelques mois passés à Strasbourg au Gymnase protestant, de mai à août 1871, c'est l'exode, comme pour tant d'autres. Période tragique qui a marqué profondément M. Pfister et qui a déterminé son intense patriotisme.

Les études continuent au Lycée de Besançon de 1871 à 1876, puis à Louis-le-Grand de 1876 à 1878. Comme le prix de la pension était élevé, un appoint fut fourni par un anonyme, sans doute la société des Alsaciens-Lorrains à laquelle C. Pfister avait été signalé par l'inspecteur général Glachant. Déjà les qualités de l'élève sont appréciées. C. Pfister fait en philosophie la connaissance d'A. Hallays et en première supérieure il a pour voisin à l'étude R. Poincaré avec lequel il se lie très vite : amitié fidèle qui dure toute la vie. Il entre à l'Ecole normale en 1878 et comme l'option n'est pas en règle, on veut d'abord l'y recevoir comme élève étranger, comme sujet allemand! Il compte parmi ses camarades de promotion Jaurès, Bergson, Ch. Diehl et Mgr. Baudrillart. Il est reçu premier à l'agrégation d'histoire, passe son doctorat ès lettres dès 1885, et après deux années à la Faculté de Besançon comme maître de conférences de 1884 à 1886, il est nommé à la Faculté des Lettres de Nancy; on crée pour lui la chaire d'histoire de l'Fst de la France. Au bout de 16 ans, il est appelé à Paris, d'abord comme maître de conférences à l'Ecole normale, puis à partir de 1904, à la Sorbonne.

C'est un travailleur infatigable. L'index bibliographique de ses Pages Alsaciennes que M. Will a dresse compte plus de 400 numéros: notices et discours, comptes rendus, articles de discussion ou de première source, toujours la même etendue de l'information, la même sûrete de la méthode, la même limpidité cristalline: on ne peut oublier qu'il a été formé à Paris par les deux grands maîtres qui ont rénové l'enseignement historique en France, par Gabriel

Monod et par Fustel de Coulanges avec lesquels il a travaillé à l'Ecole normale et qu'il a été aussi le disciple du savant strasbourgeois, Charles Schmidt: la mission lui a été confiée comme à l'historien alsacien le plus digne d'écrire sa biographie, de publier sa dernière œuvre.

C. Pfister était d'abord médiéviste. Il a publié une thèse sur Robert-le-Pieux (996-1031), ouvrage qui a fait époque et qui reste le meilleur travail sur les temps troubles de l'an mil. Il a collabore à l'Histoire de France sous la direction d'Ernest Lavisse, il a publié plusieurs autres travaux sur le moyen âge en France, collaboré à la Revue Critique, à la Revue Historique dont il a été longtemps le Directeur avec son ami Charles Bémont, apparenté à tant de familles d'Alsace qu'on peut le revendiquer comme alsacien.

A Nancy, C. Pfister a ressuscité l'Histoire de Lorraine. Il écrit une admirable histoire de la ville, un gros livre sur les Assemblées électorales dans le département de la Meurthe, une étude bibliographique sur la Lorraine, le Barrois et les trois Evêchés indispensable aux chercheurs, de très nombreux mémoires. Il groupe autour de lui de jeunes historiens lorrains qu'il a formés, crée pour eux les Annales de l'Est; les deux maîtres qui lui succèdent sont ses élèves: R. Parisot, l'auteur de l'Histoire de la Lorraine et A. Gain, qui vient de publier la liste des émigrés de la Moselle.

Mais il n'oublie pas l'Alsace où il retourne chaque été; il se constitue avec son ami R. Reuss l'observateur vigilant et méticuleux des études historiques sur l'Alsace; il publie des études variées: nous n'en citerons que deux, l'une sur les manuscrits allemands de la Bibliothèque Nationale relatifs à l'Histoire d'Alsace, l'autre, sur le duché mérovingien et la légende de Sainte Odile, ouvrage fort important et d'où, on le sait, Sainte Odile, sort réduite à une ombre bien fragile.

Ce savant est aussi un Maître, un animateur, un conseiller. M. Diehl dit qu'il était un collègue redoutable. « Il se dépensait pour ses élèves avec une si infatigable ardeur, dépassant largement les obligations réglementaires, que nous étions obligés par simple décence, de tâcher d'en faire à peu près autant. Mais le résultat était que pendant ces quelques années, le groupe historique de Nancy fut entre les Universités françaises un de ceux qui marchèrent le

mieux. » Que de travaux ont été suscités et dirigés et examinés par M. Pfister! Combien de ses élèves de Nancy et de Paris sont devenus à leur tour des maîtres! Tous les médiévistes de France ont passé par ses mains.

En 1914, la retraite s'approche. La carrière semble devoir s'achever dans une gloire tranquille. Avec la guerre, dont M. Pfister a souffert profondément — il perd ses trois neveux — commence une période d'activité intense. Les charges universitaires s'accumulent. Puis avec tous ces Alsaciens résidant en France et qui comme lui-même aux pires journées, ne doutent point de la victoire, il faut préparer le retour de l'Alsace à la France, travailler à organiser l'avenir prochain. M. Pfister fait partie du comité d'études organisé par A. Briand, il y publie des travaux, montre comment et pourquoi l'Alsace ou la république de Mulhouse se sont données à la France, retrace les étapes de la Vie publique en Alsace depuis 1871, et pour rendre plus populaire encore la cause de l'Alsace, il publie des Morceaux choisis pour enfants, des Lectures Alsaciennes.

A la déclaration de guerre, C. Pfister était allé, voir Ch. Bayet le directeur de l'Enseignement supérieur; il lui avait dit: « Monsieur le Directeur, je demande la première chaire vacante à l'Université de Strasbourg. » En 1918, il contribue à fonder l'Université, et comme Doyen de la Faculté des Lettres, il a la joie en cette inoubliable journée du 22 novembre 1919, de prononcer le discours d'inauguration dans la grande salle envahie par les uniformes, les robes de toutes couleurs des délégués universitaires du monde entier. C'est alors que rappelant les paroles bibliques et le discours de bienvenue d'Egon de Furstemberg à Louis XIV, il s'est écrié: « Maintenant, ô Seigneur, tu peux laisser aller ton serviteur en paix », puisque nos yeux ont vu les grands événements qui ont assuré dans le monde le triomphe du Droit et de la Justice, puisque notre Alsace a fait retour à notre France. »

Un des buts de sa vie était atteint. Mais C. Pfister put réaliser un autre rêve. Il a présidé le centenaire de Fustel de Coulanges, tenu le serment secret qu'il avait fait et rappelé à Strasbourg ce que son maître avait dit à ses élèves. « Que celui d'entre vous qui me succédera dans l'Alsace reconquise accorde à son vieux maître, en inaugurant sa nouvelle chaire, une pensée. »

Mais de 1919 a daté une besogne nouvelle, étrangère au métier d'historien, à laquelle pourtant C. Pfister s'est consacré consciencieusement, comme tout ce qu'il faisait. Il a été Doyen de la Faculté des Lettres, puis, de 1927 à 1931, Recteur de l'Académie, sur les instances de son ami Poincaré. On l'a vu aux manifestations officielles, il a présidé les séances de rentrée de l'Université et de nombreuses cérémonies, accueilli les savants étrangers, ce qui ne doit pas nous faire oublier les comités, les démarches, les audiences, la correspondance, des efforts inlassables pour assurer la prospérité de sa Faculté, de son Université et de l'enseignement tout entier en Alsace. Travailler pour l'Alsace et pour la France, a été son seul but, ou si l'on veut, sa seule politique. Il a augmenté au début de son rectorat la part de l'enseignement de l'allemand dans les écoles, mais il a maintenu avec fermeté celle du français, car il savait que chaque heure de français est un gain pour la cause française. Attentif, bienveillant, comprenant l'Alsace et l'Alsacien, sans arme et désarmant à force de simplicité, celui qu'on appelait dans certains milieux, «le petit homme» est passé au milieu des pires difficultés, sans être attaqué, pour le plus grand profit de sa mission.

Jusqu'en 1927, M. Pfister a continué son enseignement, faisant avec un zèle égal des cours de licence, d'agrégation, de bibliographie, de paléographie. Nous nous souvenons des cours sur les mérovingiens ou sur les dominicains dans l'institut d'histoire du moyen âge à la lumière froide et sérieuse. Nous nous souvenons des séances d'exposés d'agrégation le jeudi à deux heures dans le bureau du doyen. Autour de la longue table débordante de livres, se rassemblaient les étudiants: ils accouraient de toute l'Alsace. Pendant l'exposé, le maître plus alerte que ses élèves couvrait des pages de sa petite écriture menue et régulière, puis il prenait la parole, il trouvait quelques mots d'encouragement, mais très vite il mettait en lumière tous les défauts, sans rien omettre, sans pitié, avec une sorte de déception renouvelée, comme un reproche pour le dommage qu'avait subi la vérité historique, il se hâtait enfin de proposer le remède, présentait un autre plan, si beau que les événements prenaient un sens tout différent, que subitement le cours de l'histoire devenait intelligible.

Les cours de prédilection de M. Pfister étaient ceux qu'il faisait sur l'Histoire d'Alsace. Il aimait ces séances de recherche dans son institut de l'histoire d'Alsace qu'il a enrichi par tant de dons ; il critiquait les mémoires de Madame d'Oberkirch en tout petit comité devant quelques étudiants dont plus d'un a déjà disparu. Ou bien devant un auditoire fidèle, dans la grande salle du Palais du Rhin, il tenait un cours public sur une période de l'histoire d'Alsace. C'est là qu'il fallait voir et entendre le vieux maître: mise simple, vêtements sombres, geste rare, figure énergique et douce, la moustache tombante, le regard moins préoccupé de l'auditoire que des notes ou des livres, la voix fluette mais nette, aucune éloquence artificielle, un exposé merveilleusement clair, logique, les idées se pressant paisibles et pures, comme l'eau d'une source qui s'épand, tranquille mais intarissable, et pourtant parfois une sorte d'exaltation secrète, une joie intérieure à la poursuite de la vérité et qui tout à coup se manifestait par quelques affirmations, une parole plus rapide, une plus grande force de la voix, une sorte de tremblement émouvant — cette petite voix si frêle et comme désincarnée que nous n'entendrons plus.

C. Pfister a donc eu la satisfaction de contribuer à former une nouvelle génération d'historiens alsaciens. Il indiquait des sujets de diplôme, des thèmes d'étude, guidait dans les recherches. De ces travaux plusieurs seront repris, d'autres sont déjà publiés. Ces jeunes historiens n'oublieront pas le vieux maître si vivant, scrupuleux et sévère, mais bon.

L'activité historique de M. Pfister se concentrait d'ailleurs de plus en plus sur l'Alsace. Il représentait l'Alsace à l'Académie des Sciences morales et politiques depuis 1920. Il présidait la société des monuments historiques, le comité d'histoire économique de la Révolution, s'intéressait à notre annuaire. Il avait pour ambition d'écrire une histoire de l'enseignement français en Alsace. Peu à peu il étudiait divers établissements, mettait en lumière les anciens maîtres de Strasbourg, les professeurs d'autrefois, publiait un livre sur les Schweighäuser. Ses amis savaient bien qu'ils lui feraient une grande joie en rassemblant ses « Pages Alsaciennes » pour ses 70 ans.

Les derniers mois montrèrent M. Pfister fidèle à ses traditions. Il était retourné à Beblenheim, s'était installé dans une petite maison solitaire, à la façon d'un savant ermite. Il avait trouvé la paix. Il atten-

dait la mort « sans la souhaiter et sans la craindre ». Il ne cherchait pas le repos. Son premier travail alsacien avait été consacré au comté de Horbourg et à la Seigneurie de Riquewihr. Il voulait maintenant écrire l'histoire de son village. C'est pour y travailler qu'il revenait souvent dans les Bibliothèques et les Archives de Colmar et de Strasbourg. Il était toujours actif, mais il se disait las, ses traits se creusaient, l'éclat de ses yeux était parfois trop vif et ses narines trop pincées. Or, voici que pour la première fois, la tâche qu'il s'était assignée n'a pû être achevée. La maladie est venue. Elle n'a pas triomphé sans peine du robuste organisme alsacien. C. Pfister n'a pas eu d'illusion, lucide jusqu'au bout, se préoccupant de tout, pensant à tout, trouvant la force de recevoir les siens, n'oubliant aucun ami, faisant envoyer à son ami le Recteur Charléty ses suprêmes adieux. Il a exigé le départ le plus simple, la disparition totale. « Ce qui est poussière retournera à la poussière. » Sa volonté a été suivie. Pas de cérémonie, pas de discours.

Mais spontanément, toute la population de Beblenheim s'est rassemblée, et a suivi le char funèbre qui quittait le village, longtemps, très loin à travers les vignes et les hautes herbes, dans un dernier hommage solennel et silencieux.